

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 62 (1953)
Heft: 3

Artikel: Berlin 1953
Autor: Thomas, M.-M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-683065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BERLIN 1953

M.-M. Thomas

L'affiche du programme de reconstruction de Berlin-Ouest, réalisé avec l'aide de la République fédérale et des Etats-Unis, se trouve sur tous les chantiers berlinois. L'ours noir sur fond d'argent de l'ancienne capitale est accompagné des écussons allemand et nord-américain.



J'avais connu le Berlin de l'entre-deux-guerres, la massive silhouette du vieux Maréchal avait remplacé le Hohenzollern caracolant. C'était le temps d'un luxe provoquant et des gros messieurs à cigare bagué d'or qui voulaient faire de la grande ville le New-York de l'Europe. C'était le temps aussi des mutilés et mendiants innombrables dont le «Hunger Wort» nous accompagnait comme une litanie. C'était celui encore où les armées communiste et nazie, celle du Reichsbanner républicain et celle du Stahlhelm monarchiste se battaient chaque jour et chaque nuit à coups de matraques et de revolvers dans quelque quartier ou l'autre.

J'avais connu aussi le Berlin fiévreux des élections d'Hitler, où tous les drapeaux rouges, en une nuit, s'étaient camouflés d'une croix gammée.

La guerre avait passé, j'avais retrouvé l'atroce visage du Berlin d'après 1945, celui du Berlin année zéro, avec les ruines terrifiantes de ses avenues et de ses parcs, et l'incroyable famine de ses habitants vêtus de loques et aux visages morts, le Berlin du marché noir et des enfants perdus.

J'avais retrouvé, plus tard, un autre Berlin encore qui déjà, dans l'Ouest, reprenait un peu

de vie, et où une aisance meilleure s'annonçait pour son commerce et son industrie, malgré les ruines, — c'était le temps pourtant du grand blocus et celui où le pont aérien assurait seul son lien avec l'Europe.

24 000 maisons neuves

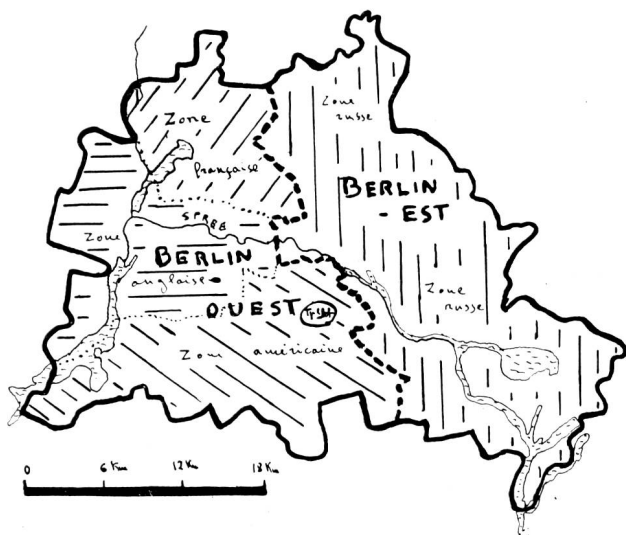
Le Berlin que je viens de revoir, en ce printemps naissant de 1953, c'est une fois encore un Berlin autre, un Berlin en devenir. L'Est soviétique et l'Ouest européen s'y affrontent à peine plus visiblement que voici deux ou trois ans, la coupure surtout, entre les deux cités jumelles, est plus marquée peut-être. Des rues sont barrées, qui ne l'étaient point. Cela n'empêche point les métros ni les autobus de circuler sans heurt, ni des milliers de travailleurs et d'écoliers de se rendre chaque jour d'un Berlin dans l'autre pour leur travail ou leur école et de rentrer chez eux aux repas et le soir.

C'est un Berlin qui se reconstruit fiévreusement, où des maisons neuves se dressent toutes blanches entre les façades délabrées depuis 45, où, dans d'immenses quartiers, les décombres tragiques ont été abattus déjà et sur des hectares de rues, les briques récupérées et le sol nivelé.

Le Sénat de Berlin-Ouest a fait reconstruire 3518 maisons en 1949, 5232 en 1950, 5876 en 1951 et 8210 en 1952; en janvier et février de cette année 1136 déjà. Il veut 15 000 maisons neuves encore.

Ces chiffres semblent énormes, il faut les replacer dans le cadre du Gross-Berlin, de ce Demi-Grand-Berlin de l'Ouest même seulement, avec ses 2 800 000 habitants, et qui forme un triangle de quelque 30 km de base d'est en ouest et de 25 km de hauteur de nord-ouest en sud-est: comme un triangle dont la base irait de Genève à Rolle et la hauteur de Nyon aux Rousses.

Ce Berlin se reconstruit. Le Tiergarten, où voilà deux ans ou trois encore des paysans faisaient les labours sur l'emplacement des anciennes futaies et des allées bouleversées, re-





Les ruines de l'église du Souvenir de l'empereur Guillaume et le Kurfürstendamm.

devient un parc où les nouvelles plantations d'arbres et les avenues se dessinent à nouveau. Le Zoo a retrouvé son calme et ses visiteurs ainsi que ses bêtes, et l' Aquarium ses cuves et l'admirable joaillerie des poissons exotiques. Des broyeuses géantes réduisent en poussière les millions de briques écornées ou cassées des bâtiments détruits que leur amènent d'innombrables camions, et leur poussier clair s'amoncelle en gigantesques collines où se dessinent déjà les allées et les bosquets des parcs futurs de la grande ville de demain.

Les anciens boulevards ont retrouvé leur luxe et leur animation. Les terrasses des restaurants et des crémeries sont combles. Haute couture, fleuristes, souliers de luxe, antiquaires, parfumeries, comestibles et fruits exotiques, librairies, objets d'art ou expositions d'automobiles luisantes sont d'une richesse sans faille. La nuit, le Kurfürstendamm éclate de néons et de réclames multicolores qui camouflent jusqu'aux dernières façades béant sur le vide laissé par l'incendie ou l'explosion.

Et puis, tout près, l'église du Souvenir, au milieu de l'ancienne place débaptisée, dresse dans la nuit son lourd clocher 1900 décapité et les arches béantes de sa nef éventrée, pendant que des rues entières ont disparu entre le Zoo et la place Wittenberg.



Au camp Henri Dunant: le jardin d'enfants.

Car il y a des ruines encore à Berlin, des ruines qui ne frappent plus le passant sans doute, mais qui doivent apparaître terrifiantes au nouveau venu. Et il y a de la misère à Berlin encore et surtout.

Quand le bâtiment va, tout va? En dépit des milliers de chantiers ouverts chaque an, il y a aujourd'hui 300 000 chômeurs à Berlin, plus du 10 % de sa population. Et il y a des milliers de foyers sinistrés ou ruinés où des familles entières, malgré l'aide qu'elles reçoivent du Sénat de Berlin et des innombrables services sociaux de l'Etat, des Eglises ou de la Croix-Rouge, succombent lentement aux privations et à la famine: retraités, invalides de guerre, petits

Pour un 125^e anniversaire

LE CAMP HENRI DUNANT

50^e camp de la Croix-Rouge de Berlin

La mémoire d'un grand mort trouve sa perpétuité dans l'œuvre des vivants qui savent lui succéder. A quelques semaines du 125^e anniversaire de la naissance du grand Genevois, et pour honorer son souvenir, la Croix-Rouge berlinoise a tenu à baptiser du nom d'Henri Dunant le 50^e des camps qu'elle dirige, et qu'elle inaugurerait au cœur de Berlin pour y accueillir 1500 nouveaux réfugiés d'abord, et bientôt 3000.

A l'ouverture du « Heim Dunant », le 11 mars 1953, le Dr Blois, président de la Croix-Rouge berlinoise, évoqua le proche anniversaire du grand Genevois, en même temps qu'il montrait combien l'ouverture du 50^e camp créé par la Croix-Rouge qu'il dirige marquait une étape importante de l'œuvre accomplie à Berlin en faveur des innombrables réfugiés de l'Est. Le nom de notre compatriote inscrit sur la porte de ce nouveau centre d'accueil prenait deux fois ainsi une valeur de symbole: l'œuvre d'Henri Dunant se continuait.

Parce qu'elle donnait le nom du fondateur de la Croix-Rouge à cette nouvelle maison, la Croix-Rouge de Berlin voulait que ce camp fût digne du nom qu'il portait. Le Heim Dunant devait devenir un camp modèle où il serait possible d'accorder aux hôtes non point, certes, un luxe ni même un confort impossibles, mais les aîtres les plus clairs et l'accueil le plus souriant. Le grand immeuble, fraîchement reconstruit et rénové, loué à une société commerciale, fut repeint et égayé le mieux possible. A côté des immenses halles crevées de partout de l'ancienne gare d'Anhalt, monceau gigantesque de ruines, sur la place même où des maisons bombardées dressent encore leurs pans sinistres, la haute façade du Heim Dunant apparaît d'une blancheur immaculée où la Croix-Rouge de son enseigne met sa note vibrante.

Des réfugiés stationnent devant la porte, de jeunes gardiens, brassard au bras, veillent aux allées et venues. Dès l'entrée, dans le hall, un immense portrait de Dunant — le Dunant vieillard des dernières années de Heiden — attire l'attention. Tout au long des quatre étages de la grande maison courent d'interminables corridors où s'ouvrent les dortoirs. Tout est propre,

employés, rentiers ou petits ou gros propriétaires de jadis.

Tous ceux qui ne reçoivent pour toute assistance, comme les chômeurs, comme les réfugiés, que quelque 80 marks de secours par mois, quelque 75 ou 80 francs suisses. La vie est elle meilleur marché à Berlin qu'en Suisse? Elle nous le paraît certes de prime abord, sinon pour quelques denrées comme le tabac ou le café. L'inflation a su être évitée, la leçon de 1918 et de la valse funambulesque et tragique des milliards, des billions et des trillions des marks d'alors, n'a pas été perdue. Le pfennig garde sa valeur mieux que centime de Suisse ou franc de France, et l'on mange bien pour 2 marks et demi ou

net, sent bon la peinture encore et le bois neuf. Et les chambres elles-mêmes apparaissent d'une heureuse et claire netteté. Non que l'on ait pu, bien sûr, épargner aux réfugiés qui y sont logés la promiscuité des camps, ni éviter de mettre plus d'une famille par chambre: ici comme ailleurs la nécessité de loger sans cesse et sans cesse encore de nouveaux arrivants a fait sacrifier tout à cette obligation, 8, 10, 12 personnes demeurent dans chaque pièce. Et il n'y a pas été possible encore non plus de réserver la place pour des réfectoires ou des salles communes. Mais les toilettes, les salles de douche, sont en nombre suffisant à chaque étage, et propres et neuves elles aussi. Comme l'infirmerie. Comme les magasins de vêtements ou de vires, et les cuisines.

Et c'est aux enfants surtout que l'on a pu penser. Un « jardin d'enfants » a été installé au rez-de-chaussée dans une grande pièce délicieuse de fraîcheur et de joie, des assistantes sociales s'occupent des petits et les empêchent de trop souffrir de cette vie de camp en même temps qu'elles libèrent les mères du constant souci de leurs enfants.

Et c'est aux bébés que l'on a songé aussi avec amour: une pouponnière modèle a été installée à un étage, une douzaine de bébés de quelques semaines ou de quelques mois dorment dans leurs couchettes roses ou crème sous la surveillance d'une infirmière, les mamans viennent là les soigner et les nourrir, et la chambre de bain des bébés se trouve à côté, avec ses trois baignoires minuscules que l'on vient tout juste de poser.

C'est un camp de passage, aussi, le Heim Dunant, où les réfugiés demeurent de 4 à 6 semaines pendant que s'achèvent les formalités de leur passage en Allemagne occidentale. Une moitié de l'immeuble est seule ouverte encore, une superficie de 4200 m² qui permet de loger 1460 réfugiés. Les travaux s'achèvent dans l'autre partie qui, avec ses 4700 m² permettra de donner asile à nouveau à quelque 1500 hôtes encore: menuisiers, peintres, plombiers, électriciens s'affairent, presque tous des réfugiés eux aussi.

La Croix-Rouge berlinoise peut être fière de ce 50^e camp comme de l'étape qu'il marque dans son immense travail en faveur des réfugiés. Et nous avons été heureux d'apprendre aussi que deux volontaires suisses travaillaient comme assistantes sociales côte à côte avec les collaborateurs et les collaboratrices de la Croix-Rouge berlinoise au camp Henri Dunant.



Camp Henri Dunant: un des dortoirs.

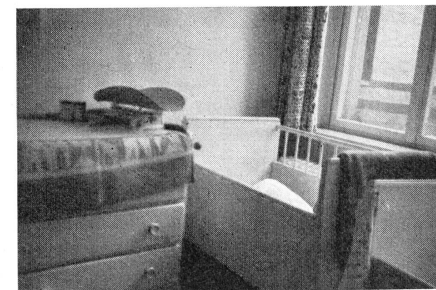
3 marks alors que le trajet de métro ne se taxe toujours que 20 ou 30 pfennig selon le trajet et pour traverser la ville.

Mais les salaires eux aussi sont restés bas, très bas, comme les tarifs des assurances ou des assistances, un tiers ou un quart souvent de ceux de chez nous. Les allocations sociales ou les subsides de secours ne permettent que tout juste de ne pas mourir tout à fait de faim. Comment en pourrait-il être autrement si l'on songe au fardeau financier que le nombre des assistés représente pour le Berlin-Ouest d'aujourd'hui, des sinistrés aux victimes de la guerre, mutilés, veuves ou orphelins, des chômeurs aux réfugiés. On m'a signalé des cas d'œdèmes de la faim, chez des vieillards. On m'a dit aussi et surtout la lente misère qui affaiblit lentement trop d'enfants.

La façade de luxe retrouvée, et le commerce de ceux qu'elle fait vivre sans trop de soucis en dépit des énormes impôts, ne doivent pas le faire oublier. Cette mince pellicule de luxe recouvre encore à Berlin-Ouest une cité trop gravement touchée par la guerre d'abord, par le tragique isolement ensuite et la coupure brutale de l'après-guerre, pour ne pas être encore qu'une grande malade.

25 000 réfugiés en janvier, 40 000 en février

Et le problème même des réfugiés, dans sa



Camp Henri Dunant: la pouponnière.

pressante actualité, ne doit pas nous laisser oublier les innombrables problèmes que pose le sort des habitants de la capitale déchue, ni la misère de leurs enfants.

Les réfugiés

Les dépêches, les reportages de la grande presse, depuis des mois, ont marqué l'étendue du nouveau mal qui venait atteindre Berlin. Après les déplacements massifs de la population allemande provoqués par l'effondrement du front en 1944, puis par les conditions des vainqueurs, la situation semblait devoir et pouvoir se stabiliser lentement. Les quelque 12 millions de réfugiés de l'Est retrouvaient lentement un statut. Les exodes individuels qui se continuaient tout au long de la frontière des deux Reichs ne présentaient plus de caractère de gravité et étaient facilement résorbés.

Soudain, en même temps que les mesures prises par les Soviétiques rendaient le passage presque impossible entre les deux Allemagnes, l'exode, au deuxième semestre 1952, recommença de façon massive vers Berlin, seule porte restée ouverte, seule place avancée de l'Europe occidentale dans l'Europe orientale d'après 1945.

Berlin enregistrait, au premier semestre 1952, une entrée mensuelle de 4000 à 5000 réfugiés; au deuxième semestre le chiffre s'élevait à 13 000 ou 15 000 entrées par mois. 1953 devait marquer un nouvel afflux: 25 300 réfugiés cherchaient asile à Berlin-Ouest en janvier, 40 000 en février. En mars le chiffre aura sans doute été dépassé encore.

Qu'est-ce qui a provoqué ce soudain afflux? Il est malaisé d'en discerner les causes exactes. Réfugiés politiques au sens strict du mot, c'est-à-dire personnes que leur situation même, ou leurs antécédents, ou l'affirmation imprudente de quelque position politique auraient mis en danger dans leur liberté sinon dans leur vie? Le nombre de ceux-ci est et demeure extrêmement limité, il ne représenterait guère que le 3 ou le 4 % du total des fugitifs.

C'est bien plutôt une lassitude devant la constante misère et la pénurie sans fin qui semblent peser sur les provinces de l'Allemagne de l'Est, qui paraît avoir causé la plupart des cas. Ne voyant pas de fin au sort qui les accablait, aux exigences non plus de leurs nouveaux maîtres, ces centaines, ces milliers de gens ont abandonné ce qui leur restait et mis leur espoir dans le refuge berlinois.

Un jour sans rien dire...

Un jour, sans rien dire, ils se sont mis en route, ne partant en apparence que pour les courses quotidiennes ou pour quelque visite à des parents, ils ont gagné Berlin-Est, puis, de là, passé dans Berlin-Ouest. Ils viennent de partout,

si longues que soient les distances qui séparaient leur ville ou leur village de Berlin. Bourgeois ou artisans d'hier, ouvriers, intellectuels parfois aussi. Paysans en nombre croissant aussi et surtout, aujourd'hui, qui, ne pouvant satisfaire aux réquisitions massives et impérieuses dont leur terre, leur étable ou leur basse-cour étaient grevées, craignant d'être accusés de quelque sabotage, ont préféré s'en aller, laissant là leurs vaches, leurs poules, leur cheval peut-être, leur ferme et les terres que leurs pères pourtant avaient cultivées avant eux. Et ce sont les plus tragiques peut-être, si l'on songe à ce qu'est pour un terrien que l'abandon de sa terre. Réfugiés d'ailleurs aussi, qui chassés en 1944 ou 1945 de Roumanie ou d'un autre pays pour leur «origine ethnique allemande», las de leur misère, pensent que l'autre Allemagne leur offrira cette chance que leur a refusée celle où ils vivaient dans la misère depuis 5, 6 ou 7 ans.

Il y a des vieillards tout chenus, il y a des familles — souvent la mère veuve de guerre et ses enfants, parfois le père est là aussi, parfois tous les enfants, parfois l'un d'eux n'a pu venir et a été retenu, à l'instant, dans certains cas tragiques, où la famille s'embarquait dans le métro qui allait les mener de l'autre côté de la zone russe.

Des adolescents, des jeunes gens

Il y a des jeunes aussi, de 16 à 20 ou 24 ans, au-dessus de 18 ans pour la plupart, venus seuls, pour échapper à quelque conscription ou quelque travail qu'ils redoutent, poussés aussi parfois par le seul goût de l'aventure ou à la suite d'une querelle familiale. Leur nombre, à ces jeunes venus isolément, n'est pas considérable d'ailleurs. De 300 à 400 par mois pendant le premier semestre 1952, il n'a passé qu'à une moyenne de 500 à 600 au cours du deuxième semestre pour se stabiliser à quelque 600 tant en janvier qu'en février derniers. Quelques-uns sont d'authentiques réfugiés politiques aussi — des lycéens ou des écoliers qui ont eu des paroles ou des gestes imprudents et ont été dénoncés, à la suite de la mort de Staline ce fut le cas pour quelques-uns d'entre eux.

Ces jeunes-là, s'ils sont majeurs selon la loi soviétique qui fixe la majorité à 18 ans, ou munis d'une autorisation régulière de leur famille, ils sont conduits dans des délais très courts en Allemagne occidentale, après deux à trois semaines seulement de passage à Berlin. Car il s'agit de les faire échapper avant tout à la promiscuité redoutable des camps et à l'inaction dangereuse dans la grande ville. Des camps sont prévus pour eux en Allemagne occidentale, où ils pourront apprendre un métier, recevoir une formation professionnelle dont ils sont souvent dépourvus, et être encadrés moralement par des éducateurs.

Camps de passage, camps permanents

Mais les autres?

Pour les autres ce sont les camps. Les camps de passage où ils attendront qu'il puisse être statué sur leur sort et d'être reconnus ou non comme réfugiés politiques au sens large du mot. Le camp de transit où ils seront appelés, pour ceux qui sont admis à gagner les provinces occidentales, lorsque leur passage sera possible — et cela peut durer des semaines et des mois parfois. Les camps permanents pour ceux qui ne seront pas reconnus comme réfugiés politiques et ne pourront rester qu'à Berlin, mais sans avoir l'autorisation d'y travailler cependant.

Le petit tableau ci-dessous, pour les deux premiers mois de 1953, montre l'ampleur du problème posé aux autorités comme à la Croix-Rouge berlinoises:

	arrivés à Berlin	départ vers Allemagne occ.	retour en zone orientale
Janvier 1953	25 300	10 500	500 env.
Février 1953	40 000	15 000	500 env.

On voit de combien, chaque mois, s'accroît le nombre des réfugiés de Berlin.

Certes le départ de ces milliers de fugitifs ne pèse-t-il guère à l'Allemagne de l'Est: sur

ses 18 millions d'habitants, que représentent-ils? Mais leur arrivée à Berlin présente pour les autorités de Berlin-Ouest et le Sénat de la ville un problème d'une autre importance. Près de 100 000 réfugiés sont actuellement à Berlin, qui, non reconnus, ne pourront pas en repartir d'aucuns, qui attendront longtemps encore leur départ les autres. Et sans cesse leur nombre s'accroît encore. L'équilibre entre les départs et les arrivées avait été obtenu enfin le 20 mars: on avait pu évacuer en Allemagne occidentale plus de réfugiés, ce jour-là, qu'il n'en était arrivé de nouveaux. Il fut maintenu les deux jours suivants, la balance semblait redevenir positive. Il fallut vite en perdre l'espoir: dès le 23 mars le déséquilibre réapparaissait et il se présentait à Berlin plus d'arrivants que l'on ne pouvait en évacuer.

Une autre difficulté se présente d'ailleurs. Le 40 % des réfugiés souhaitent rester à Berlin, si inconfortable qu'y soit leur sort, si lourde la vie des camps, pensant peut-être qu'une grande ville les protégera mieux, souhaitant aussi de telle sorte demeurer quand même plus près de leurs anciennes provinces. Et Berlin ne peut en garder que le 4 % au maximum. Mais nous re-parlerons des camps le mois prochain.

Un récit des enfants perdus de Provence

LE SEL DE VIE

par Marie Mauron — Prix Veillon 1953

Dans le calme soir de novembre, un tout petit piétinement le long des murailles du mas, puis la tambourinade de poings puérils à la porte; et, cette porte ouverte, deux enfants encapuchonnés sur le fond brillant des premières étoiles qui jouent parmi les oliviers. Ni le temps de crier le ah! traditionnel ni celui de tendre les bras, quatre petits bras drus m'ayant saisie d'assaut et deux capuchons étouffés. Enfin, quand je repose à terre, devant le feu de bûches, Mitsou, le plus petit des arrivants, l'autre me fourre dans la main un bol extrait de sa cape flottante:

— C'est pour le sel, dit-il sérieux — vous savez, le sel du premier repas dans notre nouvelle maison, notre château. Nous voulons qu'il nous vienne de nos meilleurs amis.

Graves, émus, nous emplissons le bol de terre jaune puis, sur le fond d'étoiles à présent



Enfants réfugiés dans la cour d'un camp berlinois.